Aux sources du communisme allemand. Réflexions autour du dernier ouvrage de Waltraud Seidel-Höppner sur Wilhem Weitling[1]

Marc Vuilleumier

Le dernier ouvrage de Waltraud Seidel-Höppner (par la suite: S-H) sur Wilhem Weitling constitue une véritable somme. C'est l'aboutissement de toute une vie de recherches sur le sujet et en des domaines apparentés. Comme nous explique l'auteure, elle appartient à cette génération qui, parvenue à l'âge adulte au sortir du nazisme, en 1945, a découvert à ce moment l'existence des idées socialistes et communistes et a adhéré aux espoirs de renouveau qu'elles apportaient dans l'Allemagne de l'Est, puis dans la RDA. C'est alors que, devenue historienne, elle s'est intéressée aux précurseurs, dont Weitling. Un choix véritablement existentiel, puisqu'elle a consacré l'essentiel de son activité scientifique aux premiers socialismes, publiant, en 1961 déjà, une biographie de Weitling et, par la suite, plusieurs dizaines d'articles et de contributions diverses. Relevons encore deux volumes d'une anthologie commentée: *Von Babeuf bis Blanqui* (1975) et un gros ouvrage sur Cabet (2004), élaborés en collaboration avec son mari, Joachim Höppner, disparu depuis. Le travail est devenu pour elle de plus en plus difficile, car, au cours de ces dernières années, elle a presque totalement perdu la vue. Dans ces conditions, l'aide des nombreuses personnes qui l'ont alors secondée n'a pu totalement remplacer tout ce qu'elle aurait encore voulu faire. Par ailleurs un accident a immobilisé le directeur de la collection, ce qui a entraîné des difficultés au dernier stade de la préparation du livre, d'où un index des noms incomplet et sans numéros de pages! Quelques mois après la sortie de l'ouvrage, l'éditeur y a remédié par la publication à part d'un véritable index, indispensable pour ces deux gros volumes, qui est envoyé sur demande à ceux qui les auraient déjà acquis. Ce *Register* est d'autant plus nécessaire que l'imposante bibliographie n'est pas d'une consultation facile, divisée qu'elle est en un trop grand nombre de sections. Par exemple, on ne comprend pas selon quels critères a été constituée celle qui est intitulée études spéciales et en quoi elle se distingue de celle qui est consacrée aux travaux postérieurs à la mort de Weitling; ceux d'un même auteur ou

1 Waltraud Seidel-Höppner, Wilhelm Weitling (1808–1871). Eine politische Biographie, 2 Bde., Frankfurt a. M. 2014, 1866 p. (Schriftenreihe der Internationalen Forschungsstelle «Demokratischen Bewegungen in Mitteleuropa 1770–1850», herausgegeben von Helmut Reinalter, Bd. 47). Wilhelm Weitling (1808–1871). Eine politische Biographie. Register, s. d., 44 p. non numérotées.

Marc Vuilleumier, Genève, alda.degiorgi@bluewin.ch

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

relatifs à un même sujet sont arbitrairement répartis entre les deux. Comme, dans ses notes infrapaginales, l'auteure ne donne que des titres abrégés, le lecteur aura avantage, pour ses recherches, à recourir d'abord à l'index onomastique, qui le renverra à la section bibliographique adéquate. On regrettera aussi que les publications de l'époque de Weitling ne comportent trop souvent ni nom d'éditeur ni nombre de pages. La section consacrée aux écrits de Weitling, qui sera fort utile aux chercheurs à cause de son caractère exhaustif, aurait gagné à une meilleure mise en page; ainsi, après le relevé des 17 éditions de son premier ouvrage de 1839 (dont au XX^{e} siècle celles en chinois, russe et serbo-croate…), aucune séparation n'indique qu'on retourne aux années 1840 et que l'on passe à d'autres œuvres; il en va de même par la suite quand, par exemple, de 1850 à 1855, l'auteure, en une dizaine de pages, recense tous les articles de Weitling parus dans la *Republik der Arbeiter*, à New-York, pour ensuite revenir en arrière avec les publications de 1854. Dans la section consacrée à la presse de l'époque, on trouvera, pour nombre de périodiques, leur localisation dans une bibliothèque et la liste des articles utilisés, ce qui apporte de précieuses indications, mais ce n'est pas fait d'une manière systématique.

Comme ces lignes le laissent déjà entendre, il ne s'agit pas ici de l'ouvrage universitaire classique, et encore moins d'un livre de vulgarisation. Ce serait plutôt un véritable plaidoyer, passionné et solidement argumenté, en faveur d'une figure certes connue, mais incomplètement et surtout, victime d'appréciations et de jugements réducteurs. Et comme S-H connaît tout ce qui a été écrit dans le monde sur son héros et son entourage, sa «biographie politique» est en même temps une critique approfondie et méthodique de l'historiographie relative à celui-ci et à ceux avec lesquels il fut en relation. Une critique qui d'ailleurs n'épargne ni son propre *Weitling* de 1961, ni les affirmations souvent inexactes du vieil Engels des années 1880, pour ne pas parler d'autres historiens connus de la RDA ou de la République fédérale d'Allemagne; mais une critique qui sait aussi reconnaître, à côté des points contestables, les apports valables des publications en question. Cette attention portée à l'historiographie entraîne, au cours du développement chronologique de la biographie, des redites, mais le lecteur aurait tort de les sauter, car il y trouvera souvent quelque élément nouveau. Dans certains cas, ce sont de véritables répétitions (dues peut-être à une erreur de manipulation informatique).

Autre caractéristique de l'ouvrage: s'il suit en gros un ordre chronologique, son auteure ne se prive pas, après l'analyse des idées de Weitling à un moment donné, d'en suivre le développement ultérieur. Ces chevauchements chronologiques entraînent par la suite des redites et ne facilitent pas la tâche du lecteur peu averti. Mais ils tiennent à une conviction que S-H veut nous faire partager: la vie de l'ouvrier tailleur, autodidacte, théoricien et organisateur d'un premier mouvement ouvrier, présente jusqu'en ses derniers jours une remarquable unité. Unité dans la poursuite d'un idéal qu'il ne perd jamais de vue, dans des circonstances bien différentes, à Paris, en Suisse, en Allemagne et aux Etats-Unis, ce qui l'amènera à participer activement aux premières associations ouvrières de ces pays et à se livrer à des recherches théoriques qui, de prime abord, peuvent paraître aujourd'hui bien éloignées de ses préoccupations sociales, mais dont la biographe nous montre la relation profonde avec celles-ci. En cela son *Weitling* se distingue de beaucoup d'autres travaux qui considèrent qu'après sa période suisse celui-ci aurait tout dit, que ce serait dès lors la stagnation théorique et politique et que son apport au mouvement ouvrier serait achevé. «Weitling commença un long déclin

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

qui dura jusqu'à sa mort», lit-on par exemple sous la plume de G. M. Bravo, dans son recueil *Les socialistes avant Marx*, dont la première édition remonte il est vrai à 1966; il a par la suite réédité *Die Republik der Arbeiter*, le journal de Weitling à New-York, mais sans explicitement modifier son jugement.

Le monumental *Weitling* de S-H, comme avant lui son *Cabet* et son *Von Babeuf bis Blanqui* s'inscrit dans un mouvement international plus général, marqué par un intérêt nouveau pour les «premiers socialismes», ceux qu'à la suite d'Engels on avait rapidement et quelque peu dédaigneusement relégués dans la catégorie des socialismes utopiques, ainsi nommés en opposition à un socialisme scientifique marxiste. Les historiens d'aujourd'hui retrouvent chez les saint-simoniens, les fouriéristes, les néo-babouvistes et d'autres auteurs comme Pierre Leroux ou Proudhon des questions, des problématiques et des conceptions qui avaient été négligées ou oubliées par Marx, Engels et leurs successeurs. Cette redécouverte, qui se manifeste en France notamment, est bien sûr à mettre en relation avec la crise actuelle de la tradition socialiste et communiste. S-H y fait d'ailleurs plus d'une allusion au cours de ses analyses.

Vers la fin de son ouvrage, après le récit des dernières années de Weitling à New-York et de sa mort, quelques lignes semblent constituer la conclusion du livre. Mais il n'en est rien; s'y ajoute, en une sorte d'épilogue, un dernier chapitre de 44 pages, sans notes, qui provient, semble-t-il et sans que cela soit indiqué, d'une publication antérieure de l'auteure. Dans ce texte particulier, d'un grand intérêt, elle recherche entre autres la racine des interprétations erronées ou réductrices qui circulent depuis les années 1840 au sujet de Weitling. C'est l'occasion pour elle de revenir sur beaucoup de points déjà traités, mais d'une manière plus systématique et plus synthétique. Et aussi d'aborder quelques questions méthodologiques importantes. Comment, par exemple, l'histoire des idées socialistes ne peut se concevoir en dehors de son imbrication dans les combats ouvriers de son temps; comment, d'autre part, cette forme d'histoire doit se méfier d'un certain pragmatisme qui la lierait trop étroitement aux événements et adopter des perspectives plus larges qui tiennent compte de la longue durée, de la respiration de l'histoire. On trouve aussi, dans ce très riche épilogue, quelques précisions concernant la recherche sur Weitling et son historiographie dans la RDA et la République fédérale d'Allemagne. En 1950, Wilhelm Pieck, le président de la RDA, dans un discours officiel, avait mis à l'honneur Weitling, premier d'une liste de précurseurs qui, passant par Marx et Engels, Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg, aboutissait à Ernst Thälmann… Parmi les jeunes générations de l'après-guerre qui aspiraient à un monde régénéré et cherchaient à s'ancrer dans une tradition nationale jusque là méconnue, cette mention du premier communiste ne demeura pas sans écho et aboutit aux premiers travaux sur Weitling (dont la biographie de 1961 par S-H), à la réédition de ses ouvrages les plus célèbres et à la reproduction photomécanique de ses journaux (dont ceux parus en Suisse). Des travaux souffrant au début d'une documentation insuffisante car certaines sources demeuraient alors inaccessibles ou n'étaient pas connues. Mais le développement de l'histoire du mouvement ouvrier, tant en RDA qu'en URSS (recherches de V. P. Volgin et de V. M. Dalin) se heurta rapidement aux dogmes de l'orthodoxie: la rupture entre Marx et Weitling, en 1846, aux yeux des Gardiens du Temple, condamnait toute l'activité ultérieure de celui-ci et dévalorisait dans une large mesure ses publications antérieures, de même qu'elle renvoyait dans la préhistoire et l'utopie toute l'œuvre des premiers socialistes. Certes, malgré cela, les recherches de S-H et de

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

ses collègues jouirent d'une relative tolérance, mais sans véritable soutien. Autre caractéristique de cette historiographie officielle, le rôle du peuple travailleur en tant que force motrice de l'histoire, certes reconnu théoriquement, était en fait remplacé par une héroïsation de ses dirigeants: Marx, Engels et leurs successeurs. L'histoire de la classe ouvrière devenait celle de ses chefs. Un trait qui avait particulièrement frappé, il nous en souvient, certains des participants au colloque qui, en 1964, à Paris, avait marqué le centenaire de la Première Internationale (Michelle Perrot entre autres). Une situation qui commença à évoluer, à partir des années 1980, grâce aux travaux de H. Zwahr sur la classe ouvrière saxonne et à ceux de l'équipe de Markov et de Kossok, à Leipzig, dans le domaine international des révolutions. Souvent, cet important et passionnant épilogue apporte, rétroactivement, un éclairage nouveau sur les 1560 pages qui le précèdent. A tel point qu'on peut se demander s'il ne faudrait pas conseiller au lecteur averti de commencer l'ouvrage par ce dernier chapitre.

Suivons maintenant Weitling dans sa biographie. C'était un enfant naturel, né à Magdebourg en 1808 d'une pauvre femme du peuple et d'un jeune capitaine d'artillerie français, Guillaume Terijon qui disparut lors de la campagne de Russie. C'est en sa mémoire, bien plus tard, à New-York, que Weitling prénommera l'un de ses fils Terijon. Sur ses premières années, sur l'influence de sa mère à laquelle et au souvenir de laquelle il demeurera toujours très attaché, on ne sait que peu de choses et les recherches récentes n'ont pas apporté d'éléments vraiment importants. Sur son apprentissage de tailleur pour dames (il apprendra par la suite la spécialité homme), sur ses premières années de compagnon itinérant à travers l'Allemagne, l'Autriche et la France, on ne sait que ce qu'il en a dit ultérieurement; l'itinéraire et le calendrier de ses pérégrinations demeurent souvent incertains, malgré quelques données précises. On sait qu'il a travaillé à Paris en 1835, puis en 1837–1839, mais au moment du soulèvement de la Société des Saisons, le 12 mai 1839, il s'en était absenté pour un voyage à Strasbourg. D'ailleurs, S-H le démontre scrupuleusement, les associations allemandes et Karl Schapper, expulsé de France au lendemain de l'insurrection manquée, n'y ont pris aucune part, contrairement à certaines affirmations. C'est au cours de ses séjours parisiens que Weitling va acquérir l'expérience et les connaissances théoriques qui lui permettront la rédaction de son premier ouvrage en 1838. Relater les circonstances de sa parution et les influences subies par son auteur n'est pas une tâche facile. Le milieu des très nombreux artisans ouvriers allemands à Paris est mal connu, leurs associations étaient clandestines et les documents de la surveillance policière française ont été en grande partie détruits. Néanmoins l'auteure parvient à reconstituer l'essentiel de ce milieu allemand de Paris et de ses organisations. A la suite ou à côté des groupes républicains allemands, s'était constituée une Ligue des Bannis (Bund der Geächteten) à laquelle Weitling a adhéré en octobre 1835. C'est dès ce moment et non en 1839, comme le prétendra le vieil Engels, que des membres commencent à se rebeller contre la structure hiérarchique et peu démocratique de la Ligue et ses rituels de société secrète. En 1836, 400 de ses quelque 500 membres l'auraient quittée; ils vont former, en deux ans, une nouvelle organisation: la Ligue de la Justice (Bund der Gerechtigkeit). A juste titre, S-H s'élève contre l'habitude, qui remonte entre autres à Engels, de la nommer Ligue des Justes (Bund der Gerechten), bien que ses statuts, publiés depuis, ne laissent aucun doute quant à son véritable nom.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Notons que pour étudier l'état d'esprit de ces ouvriers allemands à Paris, l'auteure se fonde en grande partie sur un ouvrage passé trop inaperçu et auquel elle avait collaboré, les *Briefe eines Schweizers aus Paris 1835–1836* (1988), de l'ouvrier constructeur de pianos soleurois Wolfgang Strähl. Soigneusement publiées par Jacques Grandjonc, un germaniste et historien français, malheureusement disparu depuis, ces lettres, conservées aux Archives de l'Etat de Neuchâtel avec d'autres documents, constituent un étonnant témoignage sur l'état d'esprit et la culture de ces membres de la Ligue des Bannis au moment où ils se détachent de leur organisation. La liste des lectures de Strähl, dressée par Grandjonc, étonne par son ampleur et sa variété. C'était probablement un cas extrême, mais d'autres témoignages attestent de la présence, chez nombre d'ouvriers allemands dont certainement Weitling, de livres voire même de modestes bibliothèques.

Comme il ne suffisait pas à la nouvelle Ligue de la Justice d'adopter des statuts et qu'elle voulait mettre à disposition de ses adhérents un texte explicatif avec un véritable programme, elle discuta quelques projets, dont celui de Weitling, qui s'imposa et fut publié clandestinement par l'organisation à la fin de 1838 (mais daté de 1839, pour dérouter la police). Ce sera le premier ouvrage du compagnon tailleur, écrit lors de ses heures libres, en soirée et le dimanche: *Die Menschheit, wie sie ist, und wie sie sein sollte*, Paris 1839, 76 p. (*L'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être*. On en trouvera la traduction française au t. 2 de l'anthologie due à G. M. Bravo, *Les socialistes avant Marx*.). Comme le relève à juste titre S-H, il ne s'agit pas d'une utopie au sens de Th. More ou de Campanella. La perspective d'un monde nouveau qui y est présentée est dérivée de la société actuelle et de ses contradictions; elle constitue en quelque sorte l'antiphrase de l'idéal libéral fondé sur la prétendue harmonisation des contradictions sociales par le libre jeu de l'offre et de la demande. Même si certains éléments relèvent à nos yeux de l'utopie, l'ensemble ne saurait être classé sans autre dans cette catégorie. C'est ce qu'une thèse française de 1905 (F. Caillé) avait déjà reconnu, contrairement à nombre d'historiens de notre époque. Si Cabet et d'autres fondaient leur nouveau monde sur les préceptes de la morale et le déduisaient des besoins d'une nature humaine universelle, Weitling, qui, selon ses dires ultérieurs, avait fait peu auparavant la découverte du fouriérisme, répudie tout égalitarisme et adopte la théorie des passions de Fourier. Ce qui implique la reconnaissance de la nature différente de chaque individu et de l'inégalité de naissance entre eux. Mais le monde nouveau qui se créera donnera à chacun la liberté de développer toutes ses potentialités propres, différentes et inégales d'un individu à l'autre. C'est ainsi que Weitling concilie liberté et égalité, sans sacrifier la première à la seconde, comme ce sera souvent le cas dans d'autres systèmes. Et les nombreux exemples qu'il donne montrent comment il conçoit cette liberté de l'individu, qui peut ainsi donner libre cours à ses passions, comme l'avait voulu Fourier. On est loin de l'égalitarisme de Babeuf et de ses héritiers, que l'on a trop souvent mis au compte de Weitling. Même reconnaissance du rôle des savants et des artistes, sans aucune trace de cette prétendue haine des gens instruits qui lui a été si souvent attribuée, entre autres par Engels. Contrairement à certains réformateurs sociaux de son temps, Weitling reconnaît les avantages du progrès technique; le machinisme permettra, dans la société future, de diminuer massivement la durée et la pénibilité du travail. S'il écrit en allemand, en véritable internationaliste il s'adresse aux travailleurs de toutes les nations. Parmi les influences qu'il a subie, S-H relève aussi celle souvent méconnue de Saint-Simon, dont certains principes,

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

relève-t-elle, étaient devenus des lieux communs de la pensée oppositionnelle des années 1835.

Cette dernière remarque rend peut-être un peu vaine la recherche précise à laquelle elle se livre pour déterminer dans chaque cas l'œuvre dont aurait pu s'inspirer Weitling. Ni ce dernier, ni ses contemporains, comme elle le remarque, n'ont écrit comme les universitaires d'aujourd'hui en signalant leurs emprunts par des notes infrapaginales. Déterminer exactement quel livre ou brochure notre tailleur aurait pu utiliser s'avère des plus problématiques, car dans les années 1830, les idées saint-simoniennes ou fouriéristes sont largement diffusées par les publications de ces écoles. Ajoutons qu'un historien du XIX^{e} siècle avait évalué qu'entre 1830 et 1832 les saint-simoniens auraient imprimé quelque dix-huit millions de pages! Quant à Fourier et à ses disciples, c'est par dizaines que les catalogues et bibliographies signalent leurs publications. Tout cela reprenant inlassablement les mêmes thèmes et les mêmes arguments. Un petit exemple, tiré de l'ouvrage de S-H montrera la vanité que peuvent avoir de telles recherches. Un propagandiste fouriériste des Ardennes, Mathieu Briancourt, a fait paraître, à la Librairie sociétaire de Paris, en 1845, *L'Organisation du Travail et l'Association.* L'année suivante, cet ouvrage a paru en allemand à Colmar sous le titre: «*Die Welt wie sie ist und wie sie sein soll. Eine Unterhaltung über Organisation oder zweckmässige Einrichtung der Arbeit durch Association.* Aus dem Französichen von Math. Briancourt: ‹L'Organisation du Travail et l'Association›». Attirée par le titre allemand qui rappelle celui du premier travail de Weitling, S-H y a trouvé des citations bibliques et des thèmes identiques à ceux qu'avait employés celui-ci en 1838. Trompée par l'intitulé ambigu de la publication alsacienne, elle a pris Briancourt pour le traducteur et a vainement cherché un texte original français anonyme, qui aurait paru avant 1839 et dont aurait pu s'inspirer Weitling. Briancourt avait un talent certain de vulgarisateur, mais n'avait rien d'un théoricien original. Il a certainement ignoré *Die Menschheit*, ne sachant probablement pas l'allemand; il a donc repris les thèmes de l'Ecole qui lui étaient familiers; quant aux citations bibliques, il les a peut-être pêchées dans une des nombreuses publications de celle-ci, la même peut-être qui était tombée entre les mains de Weitling sept ans plus tôt. Déterminer laquelle, comme aurait voulu le faire S-H, équivaudrait à rechercher une aiguille dans une meule de foin.

Autre influence que l'on peut relever, celle de Lamennais, comme chez beaucoup des contemporains de Weitling. Autrefois, l'auteure l'avait crue purement formelle, ce qui lui apparaît aujourd'hui comme une vue simplificatrice. Même si le programme social du prêtre rebelle est des plus limités, sa polémique contre les puissants correspond aux sentiments de ceux que le capitalisme rejette; en se solidarisant avec eux, il accélère leur prise de conscience et c'est ce qu'en retient Weitling. Il avait lu les *Paroles d'un croyant*, traduites par Ludwig Börne, et entrepris lui-même la traduction du *Livre du peuple*, dont il publiera plus tard quelques pages dans son premier journal, en Suisse. Par la suite il rendra encore hommage à plusieurs reprises à Lamennais, composant un poème en son honneur et allant jusqu'à faire de lui un involontaire accoucheur du communisme.

Dès ce premier ouvrage, Weitling se prononce pour une égalité absolue entre hommes et femmes, et cela dans tous les domaines. Un principe qu'il a trouvé chez Fourier et Saint-Simon, mais qu'il a aussi enrichi de sa propre expérience et auquel il demeurera toujours fidèle. Sur ce point, il va beaucoup plus loin que Cabet et d'autres théoriciens de son temps et demeurera jusqu'à la fin fidèle à

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

cette idée. Il participe au mouvement ouvrier de son temps; appartenant désormais à la direction de la Ligue de la Justice, il prend une part active à la grande grève des tailleurs parisiens, durant l'été 1840, dont il est l'un des dirigeants. C'est pour lui une première expérience d'action collective.

De 1841 à 1844, ce sont les «années suisses», qui nous intéressent particulièrement et que nous allons brièvement évoquer. Au début ou à la fin de 1840, sur mandat de la Ligue, il avait fait un premier voyage en Suisse romande, sur lequel on ne sait rien. C'est en mai 1841 qu'il arrive à Genève où il va travailler de son métier jusqu'à la fin de l'année, toujours en contact avec la Ligue. A l'automne il lance un petit journal mensuel: *Der Hülferuf der deutschen Jugend*, diffusé aussitôt à quelque 1000 exemplaires (dont 400 à Paris et 100 à Londres). Il a aussi constitué des «communes» de la Ligue et organisé dans quatre villes de Suisse romande des restaurants collectifs à l'usage des migrants allemands, particulièrement nombreux. Mais les autorités, sans prendre de mesure d'expulsion, multiplient les difficultés; l'imprimeur, menacé d'être privé des commandes officielles, renonce à poursuivre l'impression de la feuille. Weitling passe alors à Berne, où il continue la publication de son journal, en 1842, sous un nouveau titre: *Die Junge Generation*. Depuis le début de l'année, Weitling ne travaille plus de son métier; sur demande de la Ligue, il se consacre entièrement à son œuvre de propagandiste et d'organisateur, vivant très modestement des subventions de ses camarades. Mais bientôt, menacé d'arrestation à Berne, il se réfugie dans le canton de Vaud, où il trouve, à Vevey, un imprimeur, éditeur et libraire, d'opinions avancées et possédant un assortiment de caractères allemands, Louis Alexandre Michod, qui accepte de continuer la publication du petit journal. Michod, en relations avec les milieux radicaux et socialistes, avec Cabet à Paris, est un auxiliaire précieux pour Weitling, qu'il introduira dans ces cercles. Il autorisa même ce dernier, en dehors des heures de travail, à s'improviser typographe et à composer de ses mains, dans l'atelier, son deuxième ouvrage: *Die Garantien der Harmonie und der Freiheit*, qui paraîtra sous son nom, «im Verlage des Verfassers», en décembre 1842. Il lui vaudra une renommée européenne. En 1843, les cinq derniers numéros du journal, jusqu'en mai, parurent à Langenthal, chez Irmel, qui offrait à Weitling des conditions plus avantageuses. Dès lors l'activité de Weitling se déplace vers la Suisse allemande. Venu à Zurich pour y faire imprimer un nouvel ouvrage: *Das Evangelium des armen Sünders*, il y est arrêté, tandis que les placards sont saisis chez l'imprimeur. Prévenu d'abord de blasphème et d'offense envers la religion, il est finalement condamné à dix mois de prison pour incitation à la sédition. A l'expiration de sa peine, il sera extradé vers la Prusse et ramené, d'un poste de police à l'autre, jusqu'à son lieu de naissance. Les papiers saisis chez lui avaient été utilisés par une commission d'enquête présidée par le conseiller d'Etat J. C. Bluntschli dans une publication officielle, abondemment répandue et traduite en français: *Les communistes en Suisse*.

Cette période suisse, dont on vient d'esquisser le déroulement, était relativement bien connue, mais S-H y apporte de nombreux compléments. Tout d'abord elle s'élève contre ceux qui prétendent que l'auteur de *L'Humanité*… y serait arrivé avec un système tout prêt, refusant toute proposition et discussion. Au contraire, il n'a cessé d'y développer des potentialités dont il n'avait pas été conscient jusque là et que l'on retrouve dans son œuvre essentielle: les *Garantien*. Autour de lui, il réussit à constituer un noyau d'adeptes dont certains lui demeureront fidèles au cours des décennies suivantes. Son insertion dans un nouveau

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

milieu politique, l'expérience qu'il acquiert dans les sociétés ouvrières qu'il fréquente, la rédaction et l'édition de ses journaux, les nombreux contacts qu'il entretient avec les démocrates et radicaux allemands et suisses enrichissent ses conceptions et lui permettent une action qui laissera des traces durables dans le premier communisme allemand, et aussi dans le mouvement démocratique bourgeois.

Ce sera le cas dans le canton de Zurich où Johann Jakob Treichler, ami d'August Becker, un proche de Weitling, prendra en quelque sorte la suite de ce dernier. Celui-ci, de la capitale anglaise, demeura d'ailleurs en contact épistolaire avec l'instituteur zurichois et publiera, dans le journal de celui-ci, des correspondances de Londres. S-H, dans la partie bibliographique, donne une liste détaillée des principaux articles des périodiques de Treichler. Ajoutons que la police zurichoise avait mis la main sur une lettre de Treichler à Weitling, en janvier 1846, comme l'indique l'ouvrage de Franz Wirth sur Treichler (1981), une des rares lacunes de la bibliographie de S-H.

Celle-ci esquisse un aperçu de la situation politique et sociale de la Suisse, au moment où Weitling y arrive. Il n'est pas très réussi, car elle ne tient pas assez compte des très grandes disparités régionales. D'autre part, elle est parfois victime de l'imagerie traditionnelle. Ainsi, quand elle écrit, à propos de l'arrivée de Weitling à Genève, près d'un an après la grande grève des tailleurs parisiens: «Koalitionen gibt es nicht», elle ignore que la petite ville avait connu une première vague de grèves et de formation d'associations ouvrières d'entraide six ou sept ans auparavant, dont deux grèves des tailleurs (en grande majorité allemands) en 1833 et 1835, et que l'association philanthropique qu'ils avaient formée à cette occasion subsistait. On ignore malheureusement si Weitling y a adhéré. En revanche, elle a fort bien retracé l'arrière-plan politique du procès de Zurich. Se fondant entre autres sur la thèse de J. Haefelin (Zürich 1986), elle montre comment le gouvernement conservateur avait cherché à compromettre son principal adversaire, le journaliste radical Julius Fröbel, en le mêlant aux menées communistes. Son analyse détaillée des journaux de Weitling, premiers journaux ouvriers en langue allemande, ses efforts pour en identifier les collaborateurs, les renseignements sur ceux-ci et sur les militants comme August Becker, Simon Schmidt, Sebastian Seiler, le typographe suédois Gustav Öbom, le pelletier danois Niels Lorenz Petersen et d'autres complètent utilement ce que l'on savait. Et c'est à juste titre qu'elle insiste sur le caractère international de l'agitation de Weitling.

Autre exemple: la rencontre, à Baden, dans la seconde quinzaine de mars 1843, de Weitling et de Georg Herwegh, négligée jusqu'à présent tant par les spécialistes du premier que par ceux du poète. Grâce à sa parfaite connaissance de l'ensemble des sources, l'auteure, sans bien sûr prétendre reconstituer les propos échangés, en l'absence de témoignages directs, parvient à donner une relation convaincante de cette entrevue; en recourant à quelques témoignages postérieurs et à l'analyse des idées défendues à ce moment par les deux interlocuteurs, elle établit les points de contact entre eux ainsi que leurs divergences. Autre rencontre, à Zurich cette fois, celle de Bakounine, à laquelle elle apporte beaucoup plus d'importance que la plupart des historiens. Comme Madeleine Grawitz, la biographe du révolutionnaire russe, elle estime que c'est l'influence de Weitling qui a aidé Bakounine à passer de l'abstraction philosophique à la pratique révolutionnaire. De son côté, au cours de ses entretiens avec le jeune hégélien radical qu'était alors le Russe, Weitling se montre certes peu convaincu par la dialectique

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

de l'Esprit, mais son interlocuteur a sans doute dissipé les préjugés qu'il avait à l'égard de la philosophie, comme en témoigne le poème manuscrit intitulé: *Le peuple aux nouveaux philosophes*, que l'auteure a retrouvé dans les archives familiales de Bluntschli et qu'elle publie intégralement.

On retiendra aussi son analyse du rôle joué par les sociétés ouvrières allemandes d'instruction, qui bénéficiaient de la tolérance des autorités cantonales et locales, car celles-ci reconnaissaient l'influence bénéfique de ces organisations sur les migrants qu'elles éduquaient et socialisaient, facilitant ainsi leur intégration. Par ailleurs elles offraient à la Ligue de la Justice et à la Jeune Allemagne un terrain pour le recrutement de nouveaux adeptes. Il en allait de même des restaurants collectifs créés par Weitling et ses proches. Il serait souhaitable que des historiens, utilisant les sources locales, étudient de plus près ces organisations et, plus généralement, l'immigration allemande. On retiendra les pages que S-H consacre au rôle du chant dans celle-ci et d'une manière plus générale dans la vie populaire et ouvrière ainsi que sa signification particulière pour les émigrés (p. 178–182). Chant et poésie vont de pair et nombre des poèmes de Weitling figureront dans les quelques chansonniers qui nous sont parvenus. Là aussi il serait intéressant d'étendre cette étude aux nombreuses chorales de la Suisse, à cette forme de sociabilité populaire originale avec sa foisonnante production lyrique et au rôle qu'elles ont pu jouer dans la politisation des masses, comme aussi dans la propagation des sentiments religieux.

Autre point: l'imprimeur et éditeur du *Schweizerischer Volksbote*, à Langenthal, avait attiré Weitling en lui proposant des conditions plus avantageuses que celles de Michod, à condition qu'il se charge aussi de la rédaction de son *Volksbote*. Il espérait ainsi que le talent dont Weitling avait fait preuve pour s'adresser à des ouvriers dont la seule culture était religieuse lui permettrait de gagner des lecteurs parmi les nombreuses sectes de la région. Quelle fut exactement le rôle du nouveau rédacteur, a-t-il pu faire passer quelques-une de ses idées dans les colonnes du *Volksbote*, on ne le sait et S-H n'a pas eu l'occasion de dépouiller le journal. Un travail qui reste à faire, de même qu'il serait souhaitable de reprendre l'histoire sociale des sectes religieuses dans la Suisse du XIX^{e} siècle, un sujet aujourd'hui complètement délaissé voire même ignoré; à l'exception toutefois de quelques publications dues à des anthropologues et à des folkloristes (T. Hengartner 1990, pour l'Emmental). Significativement, l'ancien *DHBS* comportait des pages bien informées sur les Antoniens alors que le récent *Dictionnaire historique de la Suisse* les passe sous silence tout comme son article *sectes* qui demeure muet sur les manifestations du sectarisme populaire.

Cela nous amène à un aspect important de l'œuvre de Weitling. Son rapport avec la religion. Tant *L'Humanité…* que les *Garantien…*, son œuvre essentielle, prétendent être tirées des préceptes de l'Evangile, préceptes occultés par les Eglises et les autorités. Mais chez lui, aucune transcendance divine, tout découle de l'enseignement du Christ et de l'histoire des premiers chrétiens, dont les communautés pratiquaient le communisme. Et sa troisième œuvre, qui lui vaudra son arrestation à Zurich, *L'Evangile du pauvre pécheur*, se veut la démonstration de cette filiation: les Esséniens (ils avaient été redécouverts à cette époque), Jésus, le communisme du christianisme primitif, les paysans révoltés de Thomas Müntzer (Weitling a lu les volumes de W. Zimmermann sur la Guerre des Paysans, parus de 1841 à 1843), les anabaptistes de Münster, la conspiration de Babeuf et enfin le communisme moderne, bien plus développé que ses prédécesseurs. Une

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

traduction française de fragments de *L'Evangile du pauvre pécheur*, faite par August Becker, a paru à Lausanne, chez A. L. Michod, en 1844, sous le titre: *Critique religieuse du communisme, par un ami de la liberté*. Ce qui est certain, c'est que ce recours à l'Evangile correspondait bien au niveau de connaissances et de culture de la plupart des ouvriers émigrés allemands, qui n'avaient fréquenté que l'école primaire, dont l'enseignement était profondément marqué par la religion. D'où le succès, auprès d'eux, des écrits de Weitling dont l'argumentation se fondait sur des éléments qui leur étaient familiers et sur leur propre expérience. D'où aussi l'incompréhension et l'hostilité de ceux pour lesquels la critique de la religion constituait la condition première de la critique de l'Etat et de la société. Ce sera le cas des partisans de la Jeune Allemagne en Suisse qui, on le sait depuis longtemps, s'opposeront sur ce point aux partisans du communisme de Weitling. Mais ils ne seront pas les seuls, on le verra.

De Magdebourg, Weitling avait réussi à partir pour Hambourg, d'où, après avoir fondé une commune de la Ligue. Il avait gagné Londres, échappant ainsi aux mesures répressives. Le 22 septembre 1844, une assemblée de socialistes de diverses nations célébra son arrivée; il y lut un discours en anglais, langue dont il avait commencé l'étude dans sa prison de Zurich. Ce séjour londonien se poursuivra durant toute l'année 1845. Il lui permettra un contact direct avec les couches défavorisées de la grande métropole et avec le mouvement chartiste. Tout en reconnaissant que cette étape dans la vie de Weitling mériterait encore d'autres recherches (sur ses correspondances envoyées à des journaux de langue allemande, par exemple), S-H, contrairement à d'autres historiens, insiste sur les contacts et les expériences de l'exilé, sur l'enrichissement qui en résulte. Certes, les relations avec les membres de la Ligue sont mauvaises, mais celles qu'il noue avec des chartistes et avec des réfugiés venus des pays continentaux élargissent considérablement ses vues. D'autre part, il profite de ce répit dans son existence agitée pour se plonger dans l'étude. C'est l'époque où il rédige l'ouvrage qu'il avait conçu lors de son emprisonnement à Zurich: *Gerechtigkeit. Ein Studium in 500 Tagen*, pour lequel, de son vivant, il ne trouvera aucun éditeur. Ce sera le théologien Ernst Barnikol, auquel on est redevable de tant de découvertes sur Weitling, qui le publiera en 1929. Autre travail qui lui tenait particulièrement à cœur, son *Denk- und Sprachlehre* (le titre en sera modifié à plus d'une reprise), qu'il achèvera en Amérique et qui ne sera publié qu'en 1991. Plutôt que de suivre les nombreux commentateurs qui n'y voient qu'un égarement de Weitling, S-H prend l'auteur au sérieux et s'efforce de discerner les liens qui relient sa recherche, surprenante au premier abord, à ses autres préoccupations sociales. Dans *L'Humanité telle qu'elle est…,* comme d'autres théoriciens de son temps, Cabet par exemple, il avait prévu que «la troisième génération de l'humanité vivant en communauté des biens parlera une seule et même langue». Par la suite, son expérience personnelle l'avait confronté aux difficultés auxquelles se heurtent les traducteurs: souvent, une notion n'est pas directement transposable d'une langue à l'autre; en l'absence de véritable synonyme, on recourt à d'autres termes, à des périphrases, d'où des malentendus et des risques de confusion. Sans doute ses connaissances linguistiques étaient-elles limitées et son aspiration à une langue universelle quelque peu utopique, mais sa démarche et ses réflexions méritent mieux que le dédain que ses contemporains et la plupart des historiens leur ont accordé. De plus, sur le conseil d'August Becker, il travaille à une comparaison des systèmes d'Owen, Fourier, Cabet avec ses propres conceptions. Un travail qui paraîtra en

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

feuilleton dans le journal qu'il publiera à New-York en 1851 et qui témoigne de ses remarquables capacités à saisir la pensée conceptuelle et à en dégager les lignes essentielles. Selon S-H, ces pages conservent aujourd'hui encore leur valeur informative.

En février 1846, Weitling passe de Londres à Bruxelles, où il entre au Comité de correspondance communiste formé par Marx et Engels, lesquels avaient été très élogieux à l'égard de ses premières œuvres. Une collaboration qui se soldera bientôt par une rupture publique et définitive. L'analyse qu'en fait S-H est véritablement novatrice, car elle s'efforce de comprendre et de reconstituer les projets, les conceptions et l'imaginaire des antagonistes. Son examen de la séance du 31 mars, par exemple, est exemplaire. Son déroulement n'est connue que par une lettre de Weitling à Moses Hess et par le témoignage très tardif (1880) du Russe Pavel Annenkov. Le récit de celui-ci prend la forme d'une pièce dramatique entre Marx et Weitling, qui a souvent inspiré les historiens. Ce fut le cas de l'écrivain suisse Hans Mühlestein qui en tira la matière de deux conférences à un camp de vacances de l'Union française universitaire à Davos, en 1947. Son titre, *Croyance de masse et utopisme prolétarien avant 1848 et leur dépassement par la critique humaniste de Marx et d'Engels*, résume bien son argumentation, fondée, comme chez Annenkov, sur l'opposition entre la connaissance scientifique et l'ignorance, entre l'humanisme agissant et la religiosité sentimentale. Outre le fait que cette séance ne marque pas la rupture définitive, mais plutôt le début d'un processus, l'analyse de S-H tient compte des non-dits. Pour Weitling, ce qui compte avant tout, c'est la publication de ses écrits; il est persuadé que ses interlocuteurs disposent des moyens nécessaires pour cela. En fait ceux-ci, outre le fait que sa *Denk- und Sprachlehre* ne les attire guère, ne disposent pas des moyens espérés; ainsi la *Bibliothèque socialiste* projetée par Marx et Engels ne verra jamais le jour.

Mais il y a des oppositions beaucoup plus profondes, dont la mise à jour a des implications générales sur la conception que nous nous faisons du développement des idées sociales. D'abord les jeunes hégéliens (Marx et Engels compris) n'ont aucune compréhension pour la religion populaire et pour l'argumentation religieuse dont se sert Weitling. Universitaires, plongés dans des querelles philosophiques acharnées, leur arrogance intellectuelle les isole. Ils n'ont que mépris pour l'expérience vécue des masses et pour ce que la religion représente pour elles. Ils sont totalement insensibles à l'espérance qu'elle apporte et à ses potentialités émancipatrices, utilisées par Weitling pour faire comprendre son communisme.

S'ajoute à cela, chez Marx et Engels, le fait qu'à la suite d'un long processus intellectuel, ils viennent d'accéder à un nouveau stade de leur pensée qui y intègre l'économie. A leurs yeux, le chartisme, le socialisme et le communisme français, celui de Weitling, la philosophie critique mais abstraite des jeunes hégéliens correspondent à des stades différents du développement économique et social. D'où l'idée de les mettre en rapport, tant par le comité de correspondance que par le projet de bibliothèque socialiste. Mais ce que Marx et Engels viennent d'élaborer dans leur tête, ils ne le maîtrisent pas encore, d'où leur attitude cassante, leur impatience et leur intolérance qui rendaient impossible un travail commun avec Weitling. Celui-ci, de son côté, avait suivi un chemin inverse, le conduisant de la pratique militante du communisme vers la philosophie. Depuis 1843, lui aussi se trouvait engagé dans un processus intellectuel visant à intégrer sa conception et sa pratique du communisme dans un système philosophique plus général. Il ne le

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

faisait pas en se fondant sur l'histoire et l'économie, mais par l'élaboration d'une science universelle, à l'image des philosophes des Lumières. En somme, Marx est demeuré à l'extérieur de cette première manifestation du communisme. Ce ne sera qu'avec la Première Internationale, à partir de 1864, qu'il participera pleinement à un mouvement ouvrier réel. Ces thèses de S-H que nous avons grossièrement schématisées se fondent sur une argumentation dont il faut souligner la richesse et la complexité.

On sera beaucoup plus bref sur le reste de l'ouvrage, malgré son intérêt. Le 25 décembre 1846, Weitling s'embarque pour New-York afin d'y prendre la direction d'un journal, qui fait faillite avant son arrivée. Là, en 1847, il fonde, dans l'émigration allemande mais ouverte aux travailleurs d'autres origines, une Ligue de la libération, *Befreiungsbund*, qui constitue la préfiguration d'un parti politique. Pour la développer, il voyage à travers les Etats-Unis (Nouvelle-Orléans, Philadelphie…), ce qui n'est pas une mince affaire, à cette époque. Dès que la nouvelle des révolutions de 1848 parvient de l'autre côté de l'Atlantique, Weitling se fait déléguer par sa Ligue en Europe. Il arrive à Paris lors des journées de Juin, puis passe à Cologne et à Berlin. Contrairement aux dires de certains historiens, l'auteure estime que son influence politique en Allemagne est demeurée intacte, comme le prouvent les nombreuses relations qu'il y noue et son rôle lors du second congrès des démocrates, en octobre 1848, où il est le porte-parole reconnu du courant républicain social. Il fonde un hebdomadaire, *Der Urwähler*, participe à la fondation et aux activités de la Fraternité ouvrière de Stefan Born, la première organisation de travailleurs s'étendant à l'ensemble de l'Allemagne. Il y fait même adhérer son organisation américaine. S-H relève que Marx et Engels, conformément à leurs nouvelles conceptions, attendaient du chartisme et de l'Angleterre industrialisée l'initiative révolutionnaire, ce qui les amena à méconnaître l'importance de la Fraternité, expression d'un mouvement ouvrier embryonnaire et retardataire certes, mais bien réel; ils l'accusaient de détourner les masses des revendications politiques prioritaires. L'auteure discerne chez eux l'existence d'une sorte de point aveugle qui les empêche de prendre en compte les mouvements et les sentiments populaires spontanés. Les historiens leur ont emboîté le pas jusqu'à une époque récente. De ce fait, les activités de Weitling durant les années révolutionnaires mériteraient encore d'autres recherches. D'autant plus qu'elles témoignent de tout ce qu'il a assimilé au cours de ses séjours à Londres, Bruxelles et New-York. On est loin de la stagnation qui lui a été trop souvent attribuée.

Chassé d'Allemagne par la contre-révolution, il s'embarque pour Londres avant de retourner à New-York vers la fin de 1849. C'est au cours de cette étape dans la métropole anglaise qu'il rencontre pour la dernière fois Marx. Pour l'auteure, conformément à sa méthode, c'est l'occasion de faire longuement le point sur les relations entre eux, en recourant pour cela au témoignage et aux publications postérieures de Weitling. Car celui-ci, aux Etats-Unis, ne demeure pas inactif, publiant de 1850 à 1855 un périodique, *Die Republik der Arbeiter*, et voyageant à travers le pays pour y implanter ses organisations (Ligue de la libération, puis Fraternité ouvrière, Ligue ouvrière); elles s'adressent aux émigrés de langue allemande, mais sont ouvertes à toutes les nationalités. Weitling continue à revendiquer l'égalité complète de l'homme et de la femme, se prononce pour la reconnaissance des droits des Indiens et contre l'esclavage des Noirs. Dans un pays nouveau, en continuelle mutation, il fait preuve de remarquables qualités d'adaptation. Sa

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

conception de l'organisation, politique et économique, se fonde sur ces conditions changeantes. D'un socialisme introduit par le pouvoir étatique, il passe à l'idée d'une société nouvelle constituée à partir d'unités de production formées par les syndicats de travailleurs. Toute cette partie de l'ouvrage, qui se fonde sur des études relativement récentes, renouvelle entièrement nos connaissances.

Mais en 1855 les associations s'étiolent, sous l'effet de la crise économique, le journal doit suspendre sa parution et Weitling, épuisé, se fait libérer de ses fonctions. Il s'est marié, en 1854, et sera bientôt père de cinq enfants, ce qui l'oblige à gagner la vie de sa famille. Sans perdre de vue les questions politiques et sociales, il consacre alors ses soirées à l'élaboration d'une explication générale du système de l'univers, fondée sur l'atome et ses effets électro-magnétiques. Il enverra plusieurs mémoires sur le sujet à divers savants et institutions scientifiques. L'un des seuls à lui répondre lui fit justement observer que ses spéculations ne reposaient sur aucune expérience permettant de confirmer ses hypothèses. Cette activité insolite lui vaudra le dénigrement de beaucoup d'historiens. Contrairement à eux mais comme le théologien E. Barnikol qui avait publié deux de ces mémoires en 1931, l'auteure prend la démarche de Weitling au sérieux et montre comment il cherche par ce moyen à fonder sa théorie sociale matérialiste en l'intégrant à une explication universelle du monde. Son esprit inventif ne se bornait pas à ces spéculations. Dans des domaines plus terre à terre, il déposa plusieurs brevets pour des innovations techniques, dont l'un pour une machine à coudre les boutonnières; il sera exploité par la firme Singer, laquelle ne versera que des droits dérisoires à la famille de l'inventeur. Malgré la discrétion de Weitling pour tout ce qui touche à son existence personnelle, on parvient à se faire une idée assez précise de sa vie familiale et de ses occupations professionnelles. Ses dernières années furent assombries par des problèmes de santé; il souffrait probablement du diabète, une maladie dont le diagnostic et le traitement ne seront établis que bien plus tard. Sa mort, le 25 janvier 1871, sera relevée par la presse socialiste européenne. Ainsi, à Genève, J. Ph. Becker, dans son *Vorbote*, reproduisit l'appel à une souscription en faveur de la famille du défunt, ajoutant que Weitling comptait certainement d'anciens amis et camarades de lutte en Suisse.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet